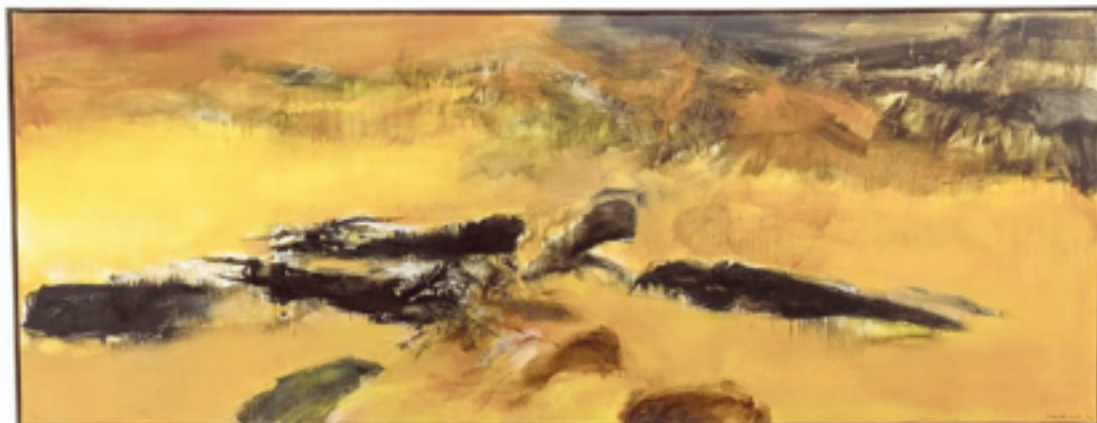


Le Figaro culture, « Zao Wou-ki, l'art de trois mondes » par Valérie Duponchelle

Publié le 7 juin 2018



Zao Wou Ki : *En mémoire de May*, 1972. (Détail). Huile sur toile, 200 cm x 525,7.
Adagp, Paris 2018. Dennis Bouchard

Érudit et mélomane, le grand peintre né en Chine est devenu l'emblème même de la France. Le Musée d'Art moderne de la Ville de Paris lui rend un superbe hommage.

Quand un artiste parle d'un autre artiste, on quitte soudain les convenances et les points de vue tout faits pour s'aventurer en terra incognita. On y parle une autre langue où chaque mot revêt un nouveau sens, frais et émouvant.

Le mercredi 23 mai, l'artiste Jean-Marc Bustamante parlait de feu Zao Wou-ki, le peintre de l'abstraction où «vibre la lumière et souffle le vent», à l'occasion de son installation à l'Académie des beaux-arts. La tradition veut qu'il rende ainsi hommage à l'Ancien au fauteuil duquel il a succédé. «Ce qui me relie à Zao Wou-ki, c'est avant tout l'appartenance au monde dans son ensemble, le goût de l'aventure, une certaine obstination, celle qui nous permet d'être présents dans chaque instant de notre vie pour assumer la liberté de nos choix, la diversité des cultures», a salué le nouvel académicien.

Il était silencieux et rieur, élégant et courtois, éternel comme le siècle, témoin d'un autre monde, perdu il y a longtemps

Un ange est passé sous la coupole. Il était silencieux et rieur, élégant et courtois, éternel comme le siècle, témoin d'un autre monde, commencé et perdu il y a longtemps. Zao Wou-ki est né Zhao Wuji, le 1er février 1920, à Pékin encore ancestrale même si déjà porteuse des ferments révolutionnaires. Son père est banquier. Il est l'aîné de sept. Son prénom veut dire «sans limite».

Zao Wou-ki, son nom francisé en 1949, est mort le 9 avril 2013, en Suisse, dans le canton de Vaud, où il s'était installé en 2011 avec sa dernière épouse, l'historienne de l'art et conservatrice, Françoise Marquet.

Chinois de naissance, de par son recul philosophique, de par cette approche gestuelle que donne la calligraphie, art appris avec son grand-père, «archétype du lettré du dernier empire des Qing». Français d'adoption, d'amitiés (les artistes de Paris, de Soulagès à Hartung, de Vieira da Silva à Riopelle et Joan Mitchell) et d'amour, puisque la France fut sa première terre

d'accueil étrangère et sa maison au long cours. Américain par ces grands espaces qu'il a conviés sur ses toiles, que chérit l'expressionnisme abstrait et qu'il transfigure.

Cette envergure universelle s'impose sans un mot, sans sous-titres ni cartes. Comme la musique (*Hommage à Edgar Varèse- 25.10.64*, 1964, venu du Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne, donation Françoise Marquet-Zao, 2015), l'orage, la pluie, le retour au soleil, le temps suspendu et l'éclair du chagrin (*En mémoire de May*, 1972).

Les quarante très grands formats réunis au Musée d'art moderne de la ville de Paris par son directeur Fabrice Hergott et ses deux commissaires si complémentaires, François Michaud le lyrique et Erik Verhagen l'analytique, balaient l'espace en rythme.

Ils apaisent le regard, apprivoisent l'œil et campent à équidistance de ces trois cultures si différentes. Ce bain de peinture - le subliminal *Hommage à Henri Matisse I*, 1986, ou *Le vent pousse la mer* au bleu envahissant, 2004 - apporte un bien-être oublié, soyeux, sans début ni fin.

«Peindre, pour Zao Wou-ki, n'est pas un métier, mais une profonde nécessité, un parcours spirituel, celui d'un homme qui poursuit un chemin de l'intérieur»

Jean-Marc Bustamante

«Zao Wou-ki n'est pas bavard, la plupart du temps silencieux, gentil et accueillant. Il n'aime pas parler de son travail, peindre lui suffit. Ses tableaux le guident, ils témoignent de sa recherche, difficilement soluble dans un monde qui s'organise et qui ne veut surtout rien manquer. Son art vient du monde, il y retourne, c'est un long chemin fait d'allers-retours pour l'approcher, le saisir, le goûter», comprend Jean-Marc Bustamante, en artiste qui a la passion de la transmission et qui fut longtemps professeur aux Beaux-Arts de Paris avant d'en devenir le directeur en septembre 2015.

«Peindre, pour lui, n'est pas un métier, mais une profonde nécessité, un parcours spirituel, celui d'un homme qui poursuit un chemin de l'intérieur. Son œuvre n'est pas programmatique, ni conceptuelle. Zao Wou-ki ne semble pas avoir de plan préalable. Il est certainement l'un des derniers grands artistes à accéder à l'innocence», souligne-t-il, opposant «sa grande pudeur, sa volonté, sa recherche d'une certaine harmonie» au «chaos et à la violence» de la Chine qu'il a vu tomber, étudiant, «aux mains des seigneurs de la guerre».

Son atelier parisien de la rue Jonquoy frappa ses visiteurs. «Il était clos, sans fenêtre, sans vue sur l'extérieur, totalement apte à recueillir la peinture», témoigne l'artiste et cinéaste Jean-Michel Meurice. «Peindre lui demandait du temps, beaucoup de temps. Il n'y avait pas de repères, pas d'architecture visible, ni haut, ni bas, ni perspective, rien à quoi il puisse s'accrocher. Rien qu'un monde flottant, un nuage en expansion et qu'il explorait patiemment.»

A VOIR«Zao Wou-ki. L'espace est silence», au Musée d'art moderne de la ville de Paris (XVIe), jusqu'au 6 janvier 2019. Entrée provisoire côté Seine par le 12-14 avenue de New York.

À LIRE«Zao Wou-ki», catalogue en français avec les textes de Fabrice Hergott (Avant-propos), François Michaud (Abstraction de toute lourdeur), Erik Verhagen (La leçon de Varèse), Yann Hendgen (Peindre au-delà des limites), Melissa Walt (Zao Wou-ki et l'avant-garde américaine), Bernard Noël (*Le Vide et l'Encre*), Jean-Michel Meurice (Une si longue amitié) et Daniel Marchesseau (Zao Wou-ki, l'évocation d'un familier) aux Éditions Paris Musées (152 p., 35 €).